

ma douleur devient plus vive , mon accablement augmente ; et il se peut que , pour avoir eu l'imagination frappée , une maladie légère dans ses commencemens me conduise au tombeau.

Un plaisir que j'ai recherché , retrace également toutes les idées agréables auxquelles il peut être lié. L'imagination renvoie aux sens plusieurs perceptions pour une qu'elle reçoit , et elle écarte ce qui pourrait m'enlever aux sentimens que j'éprouve. Dans cet état , tout entier aux perceptions qui me viennent par les sens , et à celle que l'imagination reproduit , je goûte les plaisirs les plus vifs. Qu'on arrête l'action de mon imagination , je sors aussitôt comme d'un enchantement : j'ai sous les yeux les objets auxquels j'attribuais mon bonheur , je les cherche , et je ne les vois plus.

Par cette explication on conçoit que les plaisirs de l'imagination sont tout aussi réels et tout aussi physiques que les autres , quoiqu'on dise communément le contraire. Je n'apporte plus qu'un exemple.

Un homme tourmenté par la goutte , et

qui ne peut se soutenir , revoit , au moment qu'il s'y attendait le moins , un fils qu'il croyait perdu : plus de douleur. Un instant après le feu se met à sa maison , plus de faiblesse ; il est déjà hors de danger quand on songe à le secourir. Son imagination , subitement et vivement frappée , réagit sur toutes les parties de son corps , et y produit la révolution qui le sauve.

CHAPITRE VI.

De la nécessité des signes (1).

L'ARITHMÉTIQUE fournit un exemple bien sensible de la nécessité des signes. Si après avoir donné un nom à l'unité , nous

(1) Depuis l'impression de mon *Essai sur l'origine des connaissances humaines* , d'où la plus grande partie de cet ouvrage est tirée , j'ai achevé de démontrer la nécessité des signes , dans ma *Grammaire* et dans ma *Logique*.

n'en imaginions pas successivement pour toutes les idées que nous formons par la multiplication de cette première, il nous serait impossible de faire aucun progrès dans la connaissance des nombres. Nous ne discernons différentes collections, que parce que nous avons des chiffres qui sont eux-mêmes fort distincts. Otons ces chiffres, ôtons tous les signes en usage, et nous nous apercevrons qu'il nous est impossible d'en conserver les idées. Peut-on seulement se faire la notion du plus petit nombre, si l'on ne considère pas plusieurs objets dont chacun soit comme le signe auquel on attaché l'unité ? Pour moi je n'aperçois les nombres *deux* ou *trois*, qu'autant que je me représente deux ou trois objets différens. Si je passe au nombre *quatre*, je suis obligé, pour plus de facilité, d'imaginer deux objets d'un côté et deux de l'autre : à celui de *six*, je ne puis me dispenser de les distribuer deux à deux, ou trois à trois ; et si je veux aller plus loin, il me faudra bientôt considérer plusieurs unités comme une seule, et les réunir pour cet effet à un seul objet.

Locke (1) parle de quelques Américains qui n'avaient point d'idées du nombre mille, parce qu'en effet ils n'avaient imaginé des noms que pour compter jusqu'à vingt. J'ajoute qu'ils auraient eu quelque difficulté à s'en faire du nombre vingt-un. En voici la raison.

Par la nature de notre calcul, il suffit d'avoir des idées des premiers nombres, pour être en état de s'en faire de tous ceux qu'on peut déterminer. C'est que, les premiers signes étant donnés, nous avons, dans l'analogie, des règles pour en inventer d'autres. Ceux qui ignoreraient cette méthode au point d'être obligés d'attacher chaque collection à des signes qui n'auraient point d'analogie entre eux, n'auraient aucun secours pour se guider dans l'invention des signes. Ils n'auraient donc pas la même facilité que nous pour se faire de nouvelles idées. Tel était vraisemblablement le cas de ces Américains. Ainsi, non seulement ils n'avaient point d'idées du nombre

(1) Liv. II, ch. 16. Il dit qu'il s'est entretenu avec eux.

mille, mais même il ne leur était pas aisé de s'en faire immédiatement au-dessus de vingt (1).

Le progrès de nos connaissances dans les nombres, vient donc uniquement de l'exactitude avec laquelle nous avons ajouté l'unité à elle-même, en donnant à chaque progression un nom qui la fait distinguer de celle qui la précède et de celle qui la suit. Je sais que cent est supérieur d'une unité à quatre-vingt-dix-neuf, et inférieur d'une unité à cent-un; parce que je me souviens que ce sont là trois signes que j'ai choisis pour désigner trois nombres qui se suivent.

Il ne faut pas se faire illusion, en s'ima-

(1) On ne peut plus douter de ce que j'avance ici, depuis la relation de M. de La Condamine. Il parle (page 67) d'un peuple qui n'a d'autre signe pour exprimer le nombre trois que celui-ci, *poellarrorincourac*. Ce peuple ayant commencé d'une manière aussi peu commode, il ne lui était pas aisé de compter au-delà. On ne doit donc pas avoir de la peine à comprendre que ce fussent là, comme on l'assure, les bornes de son arithmétique.

ginant que les idées des nombres, séparés de leurs signes, soient quelque chose de clair et de déterminé (1). Il ne peut rien y avoir qui réunisse dans l'esprit plusieurs unités, que le nom même auquel on les a attachées. Si quelqu'un me demande ce que c'est que *mille*, que puis-je répondre, sinon que ce mot fixe dans mon esprit une certaine collection d'unités? S'il m'interroge encore sur cette collection, il est évident qu'il m'est impossible de la lui faire apercevoir dans toutes ses parties. Il ne me reste donc qu'à lui présenter successivement tous les noms qu'on a inventés pour signifier les progressions qui la précèdent. Je dois lui apprendre à ajouter une unité à une autre, et à les réunir par le signe *deux*; une troisième aux deux précédentes, et à les attacher au signe *trois*;

(1) Mallebranche a pensé que les nombres qu'aperçoit l'entendement pur, sont quelque chose de bien supérieur à ceux qui tombent sous les sens. S. Augustin (dans ses Confessions) les platoniciens, et tous les partisans des idées innées, ont été dans le même préjugé.

et ainsi de suite jusqu'à *dix* que je fais considérer comme une unité. Cette unité composée, prise elle-même dix fois, le conduit à une unité qui est plus composée encore, et que je fixe dans sa mémoire par le signe *cent*. Ainsi, de dixaines en dixaines, il s'élève à mille, ou à tout autre nombre.

Qu'on cherche ensuite ce qu'il y aura de clair dans son esprit, on y trouvera trois choses : l'idée de l'unité ; celle de l'opération par laquelle il a ajouté plusieurs fois l'unité à elle-même ; enfin le souvenir d'avoir imaginé les signes dans l'ordre que je viens d'exposer. Ce n'est certainement ni par l'idée de l'unité, ni par celle de l'opération qui l'a multipliée qu'est déterminé le nombre mille ; car ces choses se trouvent également dans tous les autres. Mais, puisque le signe *mille* n'appartient qu'à cette collection, c'est lui seul qui la détermine et qui la distingue. On n'en a donc l'idée que parce qu'on peut rétrograder, en considérant que mille est une unité composée de dix unités de centaines ; que cent est une unité composée de dix unités de

dixaines, et que dix est une unité composée de dix unités simples.

Il est donc hors de doute que, quand un homme ne voudrait calculer que pour lui, il serait autant obligé d'inventer des signes, que s'il voulait communiquer ses calculs. Mais pourquoi ce qui est vrai en arithmétique, ne le serait-il pas dans les autres sciences ? Pourrions-nous jamais réfléchir sur la métaphysique et sur la morale, si nous n'avions inventé des signes, pour fixer nos idées, à mesure que nous avons formé de nouvelles collections ? Les mots ne doivent-ils pas être aux idées de toutes les sciences, ce que sont les chiffres aux idées de l'arithmétique ? Il est vraisemblable que l'ignorance de cette vérité est une des causes de la confusion qui règne dans les ouvrages de métaphysique et de morale. Il faut la mettre dans son jour.

L'esprit est si borné, qu'il ne peut pas se retracer une grande quantité d'idées, pour en faire tout à la fois le sujet de sa réflexion : cependant il est souvent nécessaire qu'il en considère plusieurs ensemble ; c'est ce qu'il fait lorsque, réunissant plusieurs

idées sous un signe, il les envisage comme si, toutes ensemble, elles n'en formaient qu'une seule.

Il y a deux cas où nous rassemblons des idées simples sous un seul signe : nous le faisons sur des modèles, ou sans modèles.

Je trouve un corps, et je vois qu'il est étendu, figuré, divisible, solide, dur, capable de mouvement et de repos, jaune, fusible, ductile, malléable, fort pesant, fixe, qu'il a la capacité d'être dissous dans l'eau régale, etc. Il est certain que si je ne puis pas donner tout à la fois à quelqu'un une idée de toutes ces qualités, je ne saurais me les rappeler à moi-même qu'en les faisant passer en revue devant mon esprit. Mais si, ne pouvant les remarquer toutes ensemble d'une manière distincte, je voulais ne penser qu'à une seule, par exemple, à la couleur, une idée aussi incomplète me serait inutile, et me ferait souvent confondre ce corps avec ceux qui lui ressemblent par cet endroit. Pour sortir de cet embarras, j'invente le mot *or*, et je m'accoutume à lui attacher toutes les idées dont j'ai fait le dénombrement. Quand, par la suite,

je penserai à l'*or*, je n'apercevrai donc que ce son *or*, et le souvenir d'y avoir lié une certaine quantité d'idées simples que j'ai vu co-exister dans un même sujet, et que je me rappellerai les unes après les autres quand je le souhaiterai.

Nous ne pouvons donc réfléchir sur les substances qu'autant que nous avons des signes qui déterminent le nombre et la variété des propriétés que nous y avons remarquées, et que nous voulons réunir dans des idées complexes, comme nous les réunissons hors de nous dans des sujets. Qu'on oublie, pour un moment, tous ces signes, et qu'on essaie d'en rappeler les idées, on verra que les mots, ou d'autres signes équivalens, sont d'une si grande nécessité, qu'ils tiennent, pour ainsi dire, dans notre esprit, la place que les sujets occupent au dehors. Comme les qualités des choses ne co-existeraient pas hors de nous, sans des sujets où elles se réunissent, leurs idées ne co-existeraient pas dans notre esprit, sans des signes où elles se réunissent également.

La nécessité des signes est encore bien

sensible dans les idées complexes que nous formons sans modèles, c'est-à-dire, dans les idées que nous nous faisons des êtres moraux. Quand nous avons rassemblé des idées que nous ne voyons nulle part réunies, qu'est-ce qui en fixerait les collections, si nous ne les attachions à des mots qui sont comme des liens qui les empêchent de s'échapper? Si vous croyez que les noms vous soient inutiles, arrachez-les de votre mémoire, et essayez de réfléchir sur les lois civiles et morales, sur les vertus et les vices, enfin sur toutes les actions humaines; vous reconnaîtrez votre erreur. Vous avouerez que si, à chaque combinaison que vous faites, vous n'avez pas des signes pour déterminer le nombre d'idées simples que vous avez voulu recueillir, à peine aurez-vous fait un pas que vous n'apercevrez plus qu'un chaos. Vous serez dans le même embarras que celui qui voudrait calculer, en disant plusieurs fois *un, un, un*, et qui ne voudrait pas imaginer des signes pour chaque collection. Cet homme ne se ferait jamais l'idée d'une vingtaine, parce que rien ne pourrait l'as-

surer qu'il en aurait exactement répété toutes les unités.

C'est donc l'usage des signes qui facilite l'exercice de la réflexion; mais cette faculté contribue, à son tour, à multiplier les signes, et par là elle peut tous les jours prendre un nouvel essor. Ainsi les signes et la réflexion sont des causes qui se prêtent des secours mutuels, et qui concourent réciproquement à leurs progrès.

Si, en les considérant dans leurs faibles commencemens, on ne voit pas sensiblement leur influence réciproque, on n'a qu'à les observer dans le point de perfection où elles sont aujourd'hui. En effet, combien n'a-t-il pas fallu de réflexion pour former les langues et de quels secours les langues ne sont-elles pas à la réflexion (1)? Il est donc constant qu'on ne peut mieux augmenter l'activité de l'imagination, l'étendue de la mémoire, et faciliter l'exer-

(1) Les langues sont des méthodes analytiques. Cette observation, qui m'avait échappé et que j'ai faite dans ma Grammaire, suffit seule pour démontrer la nécessité des signes.

cice de la réflexion, qu'en s'occupant des objets qui, exerçant davantage l'attention, lient ensemble un plus grand nombre de signes et d'idées. Voilà par quel artifice nous développons les facultés de notre âme; c'est alors que nous commençons à entrevoir tout ce dont nous sommes capables. Tant qu'on ne dirige point soi-même son attention, l'âme est assujétie à tout ce qui l'environne, et ne possède rien que par une vertu étrangère. Mais si, maître de son attention, comme on l'est surtout par l'usage des signes, on la guide selon ses désirs, l'âme alors dispose d'elle-même; elle en tire des idées qu'elle ne doit qu'à elle, et s'enrichit de son propre fonds.

L'effet de cette opération est d'autant plus grand, que par elle nous disposons de nos perceptions, à peu près comme si nous avions le pouvoir de les produire et de les anéantir. Que parmi celles que j'éprouve actuellement, j'en choisisse une, aussitôt la conscience en est si vive, et celle des autres si faible, qu'il me paraîtra qu'elle est la seule dont j'aie pris con-

naissance. Qu'un instant après je veuille l'abandonner, pour m'occuper principalement d'une de celles qui m'affectaient le plus légèrement, elle me paraîtra rentrer dans le néant, tandis qu'une autre m'en paraîtra sortir. La conscience de la première, pour parler moins figurément, deviendra si faible, et celle de la seconde si vive, qu'il me semblera que je ne les ai éprouvées que l'une après l'autre. On peut faire cette expérience en considérant un objet fort composé. Il n'est pas douteux qu'on n'ait en même temps conscience de toutes les perceptions que font naître ces différentes parties disposées pour agir sur les sens; mais on dirait que la réflexion suspend, à son gré, les impressions qui se font dans l'âme, pour n'en conserver qu'une seule. Tour à tour elle donne, pour ainsi dire, à chacune le privilège d'être aperçue exclusivement.

La géométrie nous apprend que le moyen le plus propre à faciliter notre réflexion est de mettre sous les sens les objets mêmes des idées dont on veut s'occuper, parce qu'alors la conscience en est plus vive;

mais on ne peut pas se servir de cet artifice dans toutes les sciences. Un moyen qu'on emploiera partout avec succès, c'est de mettre dans nos méditations de la clarté, de la précision et de l'ordre. De la clarté, parce que plus les signes sont clairs, plus nous avons conscience des idées qu'ils signifient, et moins, par conséquent, elles nous échappent; de la précision, afin que l'attention moins partagée se fixe avec moins d'effort; de l'ordre, afin qu'une première idée plus connue, plus familière, prépare notre attention pour celle qui doit suivre.

Il n'arrive jamais que le même homme puisse exercer également sa mémoire, son imagination et sa réflexion sur toutes sortes de matière; c'est que ces opérations dépendent de l'attention comme de leur cause; que celle-ci ne peut s'occuper d'un objet qu'à proportion du rapport qu'il a aux habitudes que nous avons contractées; et que nous ne contractons l'habitude des signes et des idées qu'ils déterminent, qu'autant que nous sommes intéressés à étudier les choses. Nous ne pouvons donc pas également, dans tous les genres, nous

servir des signes avec la même clarté, la même précision et le même ordre. Cela nous apprend pourquoi ceux qui aspirent à être universels, courent risque d'échouer dans bien des genres. Il n'y a que deux sortes de talens: l'un ne s'acquiert que par la violence qu'on fait aux organes; l'autre est une suite de la facilité qu'ils ont à s'exercer. Celui-ci, appartenant plus à la nature, est plus vif, plus actif, et produit des effets bien supérieurs: celui-là, au contraire, sent l'effort, le travail, et ne s'élève jamais au-dessus du médiocre.

Concluons que pour avoir des idées sur lesquelles nous puissions réfléchir, nous avons besoin d'imaginer des signes qui servent de liens aux différentes collections d'idées simples; et que nos notions ne sont exactes qu'autant que nous avons inventé avec ordre les signes qui les doivent fixer.

Je dis *avec ordre*, parce que les langues sont proprement des méthodes analytiques, et qu'analyser, c'est observer avec ordre. Si, quelque parfaite que soit une langue; si, quelque propre qu'elle soit aux ana-

lyses, elle ne donne pas les mêmes secours à tous les esprits, c'est que nous savons mal notre propre langue. Nous apprenons les mots avant d'apprendre les idées; et la raison, qui ne vient qu'après la mémoire, ne repasse pas toujours avec assez de soin sur les idées auxquelles on a donné des signes. D'ailleurs il y a un grand intervalle entre le temps où l'on commence à cultiver la mémoire d'un enfant, en y gravant bien des mots dont il ne peut encore saisir le vrai sens, et celui où il commence à être capable d'analyser ses notions, pour s'en rendre quelque compte. Quand cette opération survient, elle se trouve trop lente pour suivre la mémoire qu'un long exercice a rendue prompte et facile. Quel travail ne serait-ce pas, s'il fallait qu'elle examinât tous les signes! On les emploie donc tels qu'ils se présentent, et on se contente ordinairement d'en sentir à peu près la signification. Aussi tous ceux qui rentreront en eux-mêmes y trouveront-ils grand nombre de mots auxquels ils ne lient que des idées fort imparfaites. Voilà la source de cette multitude d'esprits faux qui inon-

dent la société, et du chaos où se trouvent plusieurs sciences abstraites, chaos que les philosophes n'ont jamais pu débrouiller, parce qu'aucun d'eux n'en a connu la première cause. Locke est le premier en faveur de qui on peut faire ici une exception.

La vérité que nous venons d'exposer, montre combien les ressorts de nos connaissances sont simples et admirables. Voilà l'âme de l'homme avec des sensations et des opérations: comment disposera-t-elle de ces matériaux, des gestes, des sons, des chiffres, des lettres? c'est avec des instrumens aussi étrangers à nos idées, que nous les mettons en œuvre, pour nous élever aux connaissances les plus sublimes. Les matériaux sont les mêmes chez tous les hommes; mais l'adresse à se servir des signes varie; et de-là l'inégalité qui se trouve parmi eux.

Refusez à un esprit supérieur l'usage des caractères: combien de connaissances lui sont interdites, auxquelles un esprit médiocre atteindrait facilement! Otez-lui encore l'usage de la parole: le sort des muets nous apprend dans quelles bornes étroites

vous le renfermez. Enfin, enlevez-lui l'usage de toutes sortes de signes; qu'il ne sache pas faire à propos le moindre geste, pour exprimer les pensées les plus ordinaires: vous aurez en lui un imbécile.

Il serait à souhaiter que ceux qui se chargent de l'éducation des enfans, n'ignorassent pas les premiers ressorts de l'esprit humain. Si un précepteur, connaissant parfaitement l'origine et le progrès de nos idées, n'entretenait son disciple que des choses qui ont le plus de rapport à ses besoins et à son âge; s'il avait assez d'adresse pour le placer dans les circonstances les plus propres à lui apprendre à se faire des idées précises, et à les fixer par des signes constans; si même en badinant il n'employait jamais dans ses discours, que des mots dont le sens serait exactement déterminé, quelle netteté, quelle étendue ne donnerait-il pas à l'esprit de son élève! Mais combien peu de pères sont en état de procurer de pareils maîtres à leurs enfans, et combien sont encore plus rares ceux qui seraient propres à remplir leurs vues! Il est cependant utile de connaître

tout ce qui pourrait contribuer à une bonne éducation. Si on ne peut pas toujours l'exécuter, peut-être évitera-t-on au moins ce qui y serait tout-à-fait contraire. On ne devrait, par exemple, jamais embarrasser les enfans par des paralogismes, des sophismes et d'autres mauvais raisonnemens. En se permettant de pareils badinages, on court risque de leur rendre l'esprit confus et même faux. Ce n'est qu'après que leur entendement aurait acquis beaucoup de netteté et de justesse, qu'on pourrait, pour exercer leur sagacité, leur tenir des discours captieux. Je voudrais même qu'on y apportât assez de précaution pour prévenir tous les inconvéniens. Il me semble encore que l'usage où l'on est de n'appliquer les enfans (1), pendant les premières années de

(1) L'expérience m'a confirmé dans ces réflexions que je n'aurais pas ajoutées ici, si je ne les avais pas mises dans l'*Essai sur l'origine des Connaissances humaines*, que je copie en cet endroit comme en beaucoup d'autres. Je crois encore devoir avertir que bien des écrivains ont copié cet *Essai*; car on pourrait croire que je les

leurs études, qu'à des choses auxquelles ils ne peuvent rien comprendre, ni prendre aucun intérêt, est peu propre à développer leurs talens.

copie moi-même en écrivant sur l'Art de Penser. Les métaphysiciens plagiaires sont on ne peut pas plus communs. Quand on leur a fait voir au dedans d'eux-mêmes des vérités métaphysiques, ils se flattent qu'ils les auraient trouvées tout seuls, et ils les donnent sans scrupule comme des découvertes à eux. Du Marsais se plaignit un jour à moi d'un plagiat impudent qu'on lui avait fait. J'en parlai au plagiaire, qui me répondit que *du Marsais avait tort de se plaindre, et que ces choses-là étaient à tout bon esprit qui voulait s'en occuper.* Cependant ces choses-là avaient échappé à MM. de Port-Royal, qui étaient de bien meilleurs esprits. Du Marsais a été, dans sa partie, un excellent métaphysicien, qui a fait bien des métaphysiciens plagiaires. On reconnaît ces plagiaires-là à la mauvaise métaphysique qu'ils font lorsqu'ils ont la maladresse de chercher sans guide les faits au dedans d'eux-mêmes.

CHAPITRE VII.

Confirmation de ce qui a été prouvé dans le chapitre précédent.

« A CHARTRES, un jeune homme de 23 à
 » 24 ans, fils d'un artisan, sourd et muet
 » de naissance, commença tout à coup à
 » parler, au grand étonnement de toute
 » la ville. On sut de lui que trois ou quatre
 » mois auparavant il avait entendu le son
 » des cloches, et avait été extrêmement
 » surpris de cette sensation nouvelle et
 » inconnue. Ensuite il lui était sorti une
 » espèce d'eau de l'oreille gauche, et il
 » avait entendu parfaitement des deux
 » oreilles. Il fut trois ou quatre mois à
 » écouter sans rien dire, s'accoutumant
 » à répéter tout bas les paroles qu'il en-
 » tendait, et s'affermissant dans la pro-
 » nonciation et dans les idées attachées aux
 » mots. Enfin il se crut en état de rompre
 » le silence, et il déclara qu'il parlait,
 » quoique ce ne fût qu'imparfaitement.

» Aussitôt des théologiens habiles l'inter-
 » rogèrent sur son état passé, et leurs ques-
 » tions principales roulèrent sur Dieu, sur
 » l'âme, sur la bonté ou la malice morale
 » des actions. Il ne parut pas avoir poussé
 » ses pensées jusque-là. Quoiqu'il fût né
 » de parens catholiques, qu'il assistât à la
 » messe, qu'il fût instruit à faire le signe
 » de la croix, et à se mettre à genoux dans
 » la contenance d'un homme qui prie, il
 » n'avait jamais joint à tout cela aucune
 » intention, ni compris celle que les autres
 » y joignent. Il ne savait pas bien distinc-
 » tement ce que c'était que la mort, et il
 » n'y pensait jamais. Il menait une vie
 » purement animale, tout occupé des ob-
 » jets sensibles et présens, et du peu d'idées
 » qu'il recevait par les yeux. Il ne tirait
 » pas même de la comparaison de ces idées
 » tout ce qu'il semble qu'il en aurait pu
 » tirer. Ce n'est pas qu'il n'eût naturelle-
 » ment de l'esprit; mais l'esprit d'un hom-
 » me privé du commerce des autres, est si
 » peu exercé et si peu cultivé, qu'il ne
 » pense qu'autant qu'il y est indispensa-
 » blement forcé par les objets extérieurs.

» Le plus grand fonds des idées des hom-
 » mes est dans leur commerce réciproque. »

Ce fait est rapporté dans les mémoires
 de l'Académie des sciences (1). Il eût été à
 souhaiter qu'on eût interrogé ce jeune
 homme sur le peu d'idées qu'il avait quand
 il était sans l'usage de la parole; sur les
 premières qu'il acquit depuis que l'ouïe lui
 fut rendue; sur les secours qu'il reçut,
 soit des objets extérieurs, soit de ce qu'il
 entendait dire, soit de sa propre réflexion,
 pour en faire de nouvelles; en un mot, sur
 tout ce qui put être à son esprit une occa-
 sion de se former. L'expérience fait en nous
 des progrès si prompts, qu'il n'est pas éton-
 nant qu'elle se donne quelquefois pour la
 nature même: ici, au contraire, elle fut si
 lente, qu'il eût été aisé de ne pas s'y mé-
 prendre. Mais les théologiens ne voulurent
 voir dans ce jeune homme que la nature
 seule; et tout habiles qu'ils étaient, ils ne
 démêlèrent ni la nature ni l'expérience.
 Nous n'y pouvons suppléer que par des
 conjectures.

(1) Année 1703, p. 18.

J'imagine que pendant vingt-trois ans l'âme de ce jeune homme disposait à peine de son attention. Elle la donnait aux objets, non pas à son choix, mais selon qu'elle était entraînée. Il est vrai qu'élevé parmi les hommes, il en recevait des secours qui lui faisaient lier quelques unes de ses idées à des signes. Il n'est pas douteux qu'il ne sût faire connaître par des gestes ses principaux besoins, et les choses qui les pouvaient soulager. Mais comme il manquait de noms pour désigner celles qui n'avaient pas un si grand rapport à lui, qu'il était peu intéressé à y suppléer par quelque autre moyen, et qu'il ne retirait du dehors aucun secours, il n'y pensait jamais que quand il en avait une perception actuelle. Son attention, uniquement attirée par des sensations vives, cessait avec ses sensations. Il était donc borné dans ses jugemens, comme dans ses besoins. Un petit nombre d'objets l'occupaient entièrement, et tous les autres échappaient à son attention. Mais on pourrait demander s'il était capable de raisonnement, et jusqu'à quel point.

Raisonner, c'est saisir les rapports par lesquels deux, trois jugemens, ou un plus grand nombre sont liés les uns aux autres. Quand, par exemple, je retire la main à la vue d'un charbon ardent qu'on approche de moi, je juge que ce charbon brûle, qu'il ne me brûlera pas si je m'en éloigne, et que, par conséquent, je dois retirer la main. Il n'en fait pas même davantage à un logicien, pour faire un syllogisme. *Je dois éviter, dira-t-il, tout ce qui brûle : or, ce charbon brûle ; je dois donc l'éviter.*

Mais la décomposition de ces jugemens, et la forme syllogistique ne sont pas le raisonnement; ce n'est qu'une manière de l'énoncer; et dans l'exemple que je viens de rapporter, ce développement est si inutile, qu'il en est ridicule.

Cependant ce même développement devient absolument nécessaire, lorsque les raisonnemens sont fort composés : car alors nous ne pouvons plus embrasser d'une simple vue tous les jugemens et tous les rapports qu'ils renferment. Nous en considérons donc séparément les différentes parties; nous les développons l'une après

l'autre ; nous donnons des signes à chaque idée, à chaque jugement, à chaque rapport. Par ce moyen nous découvrons peu à peu ce que nous ne pourrions pas saisir d'un seul coup d'œil ; et cette décomposition, qui est tout-à-fait frivole dans un raisonnement simple, devient solide dans un raisonnement composé, parce qu'elle y est nécessaire. Cependant l'un et l'autre sont l'effet des mêmes opérations ; car, soit qu'on saisisse plusieurs rapports à la première vue, ou qu'on les découvre successivement, on porte dans l'un et l'autre cas des jugemens, dont l'un est une conséquence des autres. Quand, par exemple, un géomètre dit : *les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits*, cette proposition est une conséquence des jugemens dont il a formé sa démonstration ; et cette démonstration lui est si familière, qu'il ne tient qu'à lui de s'en représenter toutes les parties à la fois. Or je demande si son esprit ne fait pas alors, au même instant, toutes les opérations que fait successivement celui d'un élève qui apprend à démontrer cette vérité.

Le jeune homme de Chartres avait contracté l'habitude de veiller à ses besoins ; c'est-à-dire, de juger si les choses lui étaient contraires ou favorables, de conclure s'il devait les fuir ou les éviter, et d'agir en conséquence. Il ne distinguait pas successivement ces opérations ; elles étaient toutes en lui au même instant. Mais la forme qu'elles prennent dans le discours est tout-à-fait étrangère à l'essence du raisonnement, et c'est pour avoir confondu ces deux choses que la logique est devenue un art si frivole.

Il est vrai que le raisonnement de ce jeune homme était fort borné ; il ne raisonnait point dans ces occasions où l'esprit ne pouvant tout saisir à la fois, est obligé de procéder par des développemens qu'on ne peut faire que l'un après l'autre. Il était donc naturel qu'il ne tirât pas de la comparaison de ses idées tout ce qu'il semble qu'il en aurait pu tirer ; et il ne nous paraîtrait pas même qu'il en eût pu tirer davantage, si l'habitude où nous sommes de nous aider des signes, nous permettait de remarquer tout ce que nous leur de-

vons. Nous n'aurions qu'à nous mettre à sa place, pour comprendre combien il devait acquérir peu de connaissances ; mais nous jugeons toujours d'après notre situation.

Borné dans ses raisonnemens, sa réflexion, qui n'avait pour objet que des sensations vives ou nouvelles, n'influit point dans la plupart de ses actions, et que fort peu dans les autres. Il ne se conduisait que par l'habitude et par imitation, surtout dans les choses qui avaient moins de rapport à ses besoins. C'est ainsi que faisant ce que la dévotion de ses parens exigeait de lui, il n'avait jamais songé au motif qu'on pouvait avoir, et ignorait qu'il dût y joindre une intention. Peut-être même l'imitation était-elle d'autant plus exacte, que la réflexion ne l'accompagnait point ; car les distractions doivent être moins fréquentes dans un homme qui sait peu réfléchir.

Il semble que pour savoir ce que c'est que la vie, ce soit assez d'être et de sentir. Cependant, au hasard d'avancer un paradoxe, je dirai que ce jeune homme en avait à peine une idée. Pour un être qui ne

réfléchit pas, pour nous-mêmes, dans ces momens où, quoique éveillés, nous ne faisons que végéter, les sensations ne sont que des sensations, et elles ne deviennent des idées que lorsque la réflexion nous les fait considérer comme images de quelque chose. Il est vrai qu'elles guidaient ce jeune homme dans la recherche de ce qui était utile à sa conservation, et l'éloignaient de ce qui pouvait lui nuire ; mais il en suivait l'impression sans réfléchir sur ce que c'était que se conserver, ou se laisser détruire. Une preuve de la vérité de ce que j'avance, c'est qu'il ne savait pas bien distinctement ce que c'était que la mort. S'il avait su ce que c'était que la vie, n'aurait-il pas vu aussi distinctement que nous, que la mort n'en est que la privation (1) ?

(1) La mort peut se prendre encore pour le passage de cette vie dans une autre. Mais ce n'est pas là le sens dans lequel il faut ici l'entendre. M. de Fontenelle ayant dit que ce jeune homme n'avait point d'idée de Dieu ni de l'âme, il est évident qu'il n'en avait pas davantage de la mort prise pour le passage de cette vie dans une autre.

L'illustre secrétaire de l'Académie des Sciences a fort bien remarqué que le plus grand fonds des idées des hommes est dans leur commerce réciproque. J'ajoute seulement que c'est l'usage des signes qui met ce fonds en valeur. Ce sont eux qui contribuent au plus grand développement des opérations de l'esprit.

Il s'offre cependant une difficulté. Si notre esprit, dira-t-on, ne fixe ses idées que par des signes, nos raisonnemens courent risque de ne rouler souvent que sur des mots, ce qui doit nous jeter dans bien des erreurs.

Je réponds que la certitude des mathématiques lève cette difficulté. Pourvu que nous déterminions si exactement les idées attachées à chaque signe, que nous puissions dans le besoin en faire l'analyse, nous ne craignons pas plus de nous tromper, que les mathématiciens, lorsqu'ils se servent de leurs chiffres. A la vérité cette objection fait voir qu'il faut se conduire avec beaucoup de précaution, pour ne pas s'engager, comme bien des philosophes, dans des disputes de mots, et dans des questions

vaines et puériles ; mais par là elle ne fait que confirmer ce que j'ai moi-même remarqué.

On peut observer ici avec quelle lenteur l'esprit s'élève à la connaissance de la vérité. Locke en fournit un exemple qui me paraît curieux.

Quoique la nécessité des signes pour les idées des nombres ne lui ait pas échappé, il ne parle pas cependant comme un homme bien assuré de ce qu'il avance. Sans les signes, dit-il, avec lesquels nous distinguons chaque collection d'unités, à peine pouvons-nous faire usage des nombres, surtout dans les combinaisons fort composées (1).

Il s'est aperçu que les noms sont nécessaires pour les idées faites sans modèles, mais il n'en a pas saisi la vraie raison. « L'esprit, dit-il, ayant mis de la liaison » entre les parties détachées de ses idées » complexes, cette union, qui n'a aucun » fondement particulier dans la nature, » cesserait, s'il n'y avait quelque chose qui

(1) Liv. II, ch. 16, sect. 5.

» la maintint (1). » Ce raisonnement devait, comme il l'a fait, l'empêcher de voir la nécessité des signes pour les notions des substances : car ces notions ayant un fondement dans la nature, c'était une conséquence que la réunion de leurs idées simples se conservât dans l'esprit sans le secours des mots.

Il faut bien peu de chose pour arrêter les plus grands génies dans leurs progrès ; il suffit, comme on le voit ici, d'une légère méprise qui leur échappe dans le moment même qu'ils défendent la vérité. Voilà ce qui a empêché Locke de découvrir combien les signes sont nécessaires à l'exercice des opérations de l'âme. Il suppose que l'esprit fait des propositions mentales dans lesquelles il joint ou sépare les idées sans l'intervention des mots (2). Il prétend même que la meilleure voie pour arriver à des connaissances, serait de considérer les idées en elles-mêmes ; mais il remarque qu'on le fait fort rarement : tant, dit-il, la coutume

(1) Liv. III, ch. 5, sect. 10.

(2) Liv. IV, ch. 5, sect. 3, 4 et 5.

d'employer des sons pour des idées a prévalu parmi nous (1). Après ce que j'ai dit, il est inutile que je m'arrête à faire voir combien tout cela est peu exact.

CHAPITRE VIII.

De la nécessité et des abus des idées générales.

ABSTRAIRE, c'est proprement tirer, séparer une chose d'une autre, dont elle faisait partie ; par conséquent les idées abstraites sont des idées partielles séparées de leur tout.

Il y a deux sentimens sur ces idées : les uns les prétendent innées ; les autres assurent qu'elles sont l'ouvrage de l'esprit. Ceux-là se trompent ; ceux-ci sont peu exacts. L'action des sens suffit à la production de quelques idées abstraites ; l'esprit concourt avec eux à la production de plusieurs ; enfin, aidé de celles qu'il a reçues des sens et de celles auxquelles il a

(1) Liv. IV, ch. 6, sect. 1.